



Catherine Hélie

Goncourt

## Marie NDiaye, le juste prix

On avait déjà dérobé quelques seringues de vétérinaires pour piquer les vieillards du Goncourt au cas où ils auraient élu Delphine de Vigan (*Les Heures souterraines*, Lattès), pâle figurante sur leur dernière et exceptionnellement littéraire short list. Histoire de magouilles (quatre jurés sur dix sont ou ont été en contrat avec Gallimard) ou coup de folie (parfois, les dinosaures pètent un câble et votent pour un livre de vraie littérature), ou encore suivisme médiatique (comme en 2006 avec Jonathan Littell) ? On a juste envie de ne pas boudier notre plaisir, tant Marie NDiaye mérite de bénéficier de l'effet Goncourt. Cela dit, *Trois femmes puissantes* a déjà atteint les 155 000 exemplaires, à peu près dix fois plus que les ventes de ses précédents livres. Bien sûr, il y en aura toujours pour dire que ce Goncourt est "politiquement correct", comme il y en a eu, lors de la sortie de son roman, pour dénoncer un "effet Obama". Se rappeler qu'on est en France, pays où certains critiques ne cachent même plus leur connerie nauséabonde. Déjà, l'année dernière, ils dénonçaient l'attribution du Goncourt à l'Afghan Atiq Rahimi. Marie NDiaye s'est pourtant imposée, dès 1985 (à 18 ans), avec son premier roman, *Quant au riche avenir*, comme l'un des auteurs français les plus passionnants, et l'on se souvient de la déferlante médiatique, en 2001, lors de la sortie du grand *Rosie Carpe* (prix Femina). Ironie du sort, c'est Jérôme Lindon qui l'avait découverte, et c'est face à elle, passée chez Gallimard, que deux auteurs Minuit, Laurent Mauvignier (avec le surpuissant *Des hommes*) et Jean-Philippe Toussaint (avec le très beau *La Vérité sur Marie*) repartent bredouille. Espérons qu'il ne faudra pas attendre 2025 pour que ce soit leur tour. **Nelly Kapriélian**

# Pourquoi Soulages fait-il consensus ?

Relecture critique du triomphe éclatant de l'œuvre au noir du peintre nonagénaire, à l'occasion de sa rétrospective au Centre Pompidou.



Pierre Soulages. Peinture 260 x 202 cm. 19 juin 1963, collection Centre Pompidou. Musée national d'Art moderne. Diffusion RMN/Adagp. Paris 2009

C'est un concert d'éloges, d'hommages vibrants, de pleines pages dans tous les journaux et magazines, qui accompagne l'exposition du peintre Pierre Soulages, 90 ans, au sixième étage et comme au septième ciel du

Centre Pompidou. A l'unisson, la presse et le public consacrent cet homme en noir comme le dernier grand peintre français vivant. On se demande ce qui dans cette œuvre abstraite, dans ces soixante ans passés à s'aventurer dans le noir de la toile, fait à ce point consensus ? On est donc allés y regarder de plus près.

Il y a d'abord le principe du peintre selon lequel la couleur noire, scintillante, contient de la lumière. C'est l'idée, émise en 1979, de "l'Outrenoir", formule pompeuse qui fleure à la fois l'exotisme désuet de l'outre-mer et l'emphase romantique d'une voix venue d'outre-tombe. Surtout, quand Soulages prétend qu'il aime le noir pour sa radicalité,

que la couleur noire ne transige pas, en réalité une grande partie de son œuvre s'attache à défaire cette radicalité, à composer avec le noir en y trouvant de la blancheur et de la lumière. Autant dire que le noir de Soulages est faussement radical, sans noirceur, ou alors c'est un radical-centre – et l'on comprend mieux dès lors pourquoi il est le peintre préféré du président Chirac.

Une grande œuvre exposée à Beaubourg date précisément du 14 mai 1968 : exécutée dans son atelier du Quartier latin situé place Maubert et donc au beau milieu de l'agitation, la toile signale un retrait constant hors de l'histoire, une manière de s'abstraire de ce qui se joue alors dans la société civile. Radical, mais pas au point de descendre dans la rue, il préfère se réfugier dans la peinture comme de Gaulle à Baden-Baden. Ainsi, Pierre Soulages nourrit la nostalgie d'une France gaulliste, qui tient tête aux Etats-Unis et à la chienlit. On se glorifie qu'il ait été reconnu en Allemagne et aux Etats-Unis dès les années 50 et 60, avec en effet sa période la plus intense, moment majeur de sa rétrospective à Beaubourg. C'est à ce titre qu'il est un monument national : Soulages représente le dernier peintre de la grandeur perdue de la France, dont l'œuvre au noir serait tout à la fois l'ultime éclat et le deuil déjà entamé.

Mais en 1967, l'année où Pierre Soulages expose au musée d'Art moderne, on assiste aux premières manifestations durement contestataires du collectif BMPT (Daniel Buren, Olivier Mosset, Michel Parmentier et Niele Toroni). Dès lors, sa peinture devient le décor idéal du pouvoir et du design feutré des salons officiels de l'Élysée et des boutiques Ligne Roset.

➤ Une œuvre qui serait à la fois l'ultime éclat et le deuil déjà entamé de la grandeur perdue de la France.

"L'idéal, plaisantait Soulages il y a peu dans *Libération*, aurait été d'accrocher au Georges, le restaurant au sommet de Beaubourg, pour profiter de la lumière naturelle."

On ne saurait mieux dire : ses tableaux ont le pouvoir de se fondre dans le décorum. Sans un bruit, sans fracas, loin des ténèbres et de l'obscurité, ils brillent sous les ors de la République, sans faire d'ombre à personne. Ou presque : l'exposition

monopolise le dernier étage du Centre Pompidou jusqu'en mars. **Jean-Max Colard et Judicaël Lavrador**

Exposition Soulages au Centre Pompidou, jusqu'au 8 mars 2010, [www.centrepompidou.fr](http://www.centrepompidou.fr)